

XXIX Journée ASUPEA, Samedi 26 Novembre 2016

Association Suisse pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent

Troubles du comportement ou Tremblement de pensée

Le Petit Prince et le jardinier : suivi psychanalytique d'un enfant agité.

Aline Cohen de Lara

« Une règle sans exception : Tenir et endurer sans faillir et sans se durcir. Pour le reste, être vigilant quant à la tentation d'attitudes réparatrices et, surtout, veiller au maintien d'une qualité d'écoute qui comporte par elle-même et en elle-même son pouvoir – moins de compréhension que de témoignage » A. Green¹.

J'aimerais remercier les organisateurs de m'avoir conviée à participer à cette journée de travail au titre si séduisant et aux enjeux cliniques importants : comment peut-on passer des troubles du comportement, de l'agir, à la pensée, fut-elle tremblante ? Lorsque vous m'avez sollicité sur ce thème, il était évident pour moi que j'allais partir de ce qui fut mon expérience première de psychanalyste d'enfant, expérience fondatrice de mon parcours clinique et universitaire, mon travail auprès des enfants suivis dans un centre thérapeutique spécialisé dans la prise en charge de ceux que Gilbert Diatkine appelait des « candidats à la psychopathie ». Si les noms toujours péjoratifs changent selon les époques et les modes pour qualifier ces enfants, (« pervers instinctuels » (Dupré, 1912), « psychopathes » (Schneider, 1950), « caractériels (intelligents) », et aujourd'hui, « oppositionnels provocants (avec ou sans hyperactivité par déficit de l'attention), « T.O.P. (avec ou sans T.H.A.D.A.) » (Expertise collective INSERM, 2005)) leur symptomatologie varie peu. Ces enfants agités et agressifs, sont souvent renvoyés des systèmes de scolarisation, parfois de leur famille et adressés à des institutions, dont le nom lui aussi varie selon les époques. « Maisons de correction, instituts de redressement, internats-médico-psychologiques, instituts de rééducation, instituts thérapeutiques éducatifs et thérapeutiques (I.T.E.P.) »².

¹ A. Green (2005) « Le syndrome de désertification psychique », in *Le travail du psychanalyste en psychothérapie*, Dunod, Paris, p. 32.

² G. Diatkine (2014), « Le poids de la sanction », in *La destructivité chez l'enfant*, dir. A. Cohen de Lara, L. Danon-Boileau, Monographie et débats de psychanalyse, Paris, PUF.

Les noms changent mais les problèmes restent et force est de constater que nous nous sentons souvent impuissants devant l'expression manifeste des troubles du comportement. Comment supporter la destructivité d'un enfant quand elle ne trouve généralement comme mode d'expression que la violence, verbale et parfois physique ? Quels moyens psychiques, quels appuis théoriques et techniques pouvons nous trouver pour tolérer, soutenir et poursuivre l'engagement dans un cheminement psychothérapeutique souvent très chaotique ? Comment maintenir le contrat que les psychanalystes proposent à ces enfants terribles, celui de rencontrer une personne supposée capable de tout entendre, de tout recevoir de leur vie psychique, et ne pas les lâcher en cours de route quand « trop c'est trop » ? A titre personnel, d'où me vient aussi ce sentiment de leur être redevable pour une grande partie de ma formation professionnelle ? Redevable, une dette qui m'a porté et me porte encore. Peut-on concevoir une dette sans que se profile un sentiment de culpabilité ? Les avais-je laissé tombé ? De nombreux visages me reviennent régulièrement parmi ceux que j'ai pu suivre en tant qu'analyste dans ce centre, et celui de Maurice m'a semblé illustratif de ce passage progressif de l'acte à la pensée, tout du moins de l'amorce d'un tremblement de la pensée, via l'intériorisation d'un tiers susceptible d'ouvrir le fonctionnement psychique et le travail de symbolisation. Mais si je garde des impressions fortes de cette cure, n'est-ce pas aussi parce que perdue un sentiment d'inachèvement, les bénéfices du travail psychique étant malgré tout insuffisants si certaines modifications de l'environnement au sens large n'ont pu s'opérer ? S'ouvre ici un versant politique et sociétal qui doit nécessairement être pris en compte avec ces enfants, j'y reviendrai.

Environnement suffisamment bon et cadre thérapeutique

Dans *L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort*, S. Ferenczi évoque ces enfants « qui sont d'abord traités avec enthousiasme, voire avec un amour passionné, mais qu'on a "laissé tomber" par la suite »³. L'expression fut reprise par D.W. Winnicott⁴ à propos de l'environnement qui ne doit pas laisser tomber l'enfant sinon l'espoir sous-tendu dans la tendance antisociale serait brisé. Pas toujours pourtant. Combien de fois n'avons nous pas été frappés dans nos parcours cliniques par la « force vitale », l'expression est de Ferenczi, dont font preuve certains enfants, pris dès le début de leur vie dans des situations aux limites de la

³ S. Ferenczi (1929), « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », *L'enfant dans l'adulte*, Payot & Rivages, 2006, p. 113-123.

⁴ Winnicott D.W. (1955) « La tendance antisociale », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris 1969.

pensée et de la tolérance et qui cependant font preuve de capacités d'adaptation incroyables. On peut s'interroger sur les conditions qui ont rendu cette adaptation possible et tenter de s'en inspirer dans nos modalités thérapeutiques.

Le rôle de l'environnement, constamment évoqué dans la genèse de ces troubles, est fondamental. Il réactualise l'opposition entre S. Freud et S. Ferenczi sur la question du traumatisme et sur les poids respectifs de la réalité externe et de la réalité interne. Cette mise en tension figure le risque d'une bascule vers tel ou tel pôle, la recherche exclusive d'une causalité externe (environnement, social et familial) venant occulter le fonctionnement psychique individuel et la façon dont tel individu a trouvé des modes particuliers d'organisation de sa personnalité pour faire face à ces événements de vie qui ont résonné en lui. L'externalisation des symptômes dans l'environnement constitue la modalité la plus visible et la plus dérangeante du fonctionnement d'un enfant avec troubles du comportement. Elle signe non seulement de possibles difficultés dans le registre de la symbolisation, mais interroge aussi l'établissement des limites entre dedans et dehors, entre soi et l'autre, indiquant combien cette tension entre interne et externe doit être prise en compte dans le choix et la constitution même des modalités thérapeutiques à proposer. Michel Ody parle des « conditions de faisabilité », c'est à dire de l'impact des paramètres de réalité sur l'établissement du cadre dans les traitements avec l'enfant⁵.

Pour D.W. Winnicott, la cure analytique seule est insuffisante face à ce qu'il a appelé un « Enfant pour qui je ne peux rien », diagnostic inventé par lui et qui l'aurait beaucoup aidé dans sa pratique. Il préconisait la nécessité d'une prise en charge par la société, par une institution spécialisée, une nécessité thérapeutique selon moi permettant non seulement d'inscrire l'individu dans le collectif, mais aussi d'offrir à cet enfant des supports externes fiables, en particulier face à une triangulation interne défaillante afin d'en favoriser une intériorisation.

Ces situations cliniques complexes, parfois du fait de réalités traumatiques avérées mais pas toujours, nécessitent des équipes pluridisciplinaires travaillant selon les perspectives de la

⁵ Michel Ody (2013), *Le psychanalyste et l'enfant. De la consultation à la cure psychanalytique*, In Press Editions.

psychothérapie institutionnelle⁶ de F. Tosquelles et J. Oury. Ce travail collectif opéré par différents acteurs aux fonctions et rôles distincts, psychiatre, assistantes sociales, éducateurs, pédagogues, tente de constituer un environnement « suffisamment bon » capable de tolérer l’alternance entre des mouvements de destructivité et des mouvements de réparation. Car avec ces enfants, lorsque sur certains plans la situation s’améliore, les liens sont défaits sur d’autres terrains, alternant entre surinvestissement d’un côté et désinvestissement voire rejet de l’autre⁷. J’insiste ici sur la capacité à tolérer ces alternances entre mouvements de déliaison et de reliaison, tolérance qui nécessite notre travail psychique collectif et individuel d’intégration pulsionnelle. Car c’est d’abord à l’environnement de s’adapter à l’enfant afin de permettre la restauration de la capacité à se prendre en charge pulsionnellement, à s’adapter à soi-même et à sa propre destructivité à travers l’intégration des mouvements libidinaux et des mouvements destructeurs.

Cet environnement thérapeutique constitue un cadre contenant et fiable nécessaire pour que la destructivité et la réparation puissent être expérimentées, cadre à l’intérieur duquel les enfants comme les psychanalystes peuvent s’engager dans la voie de l’analyse et du transfert. Le psychanalyste ne peut « vraiment laisser se développer dans le transfert le jeu des forces pulsionnelles que parce qu’il (sait) qu’il y (a) une forme d’environnement qui, par ailleurs, (va) endiguer l’instabilité. [...] D’une certaine façon, ces traitements (ne sont) possibles que parce qu’il y (a) un véritable environnement *pour l’analyste* »⁸ écrivait L. Kahn à propos de ces mêmes enfants avec qui elle avait elle aussi travaillé. C’est précisément contre le risque du transfert et de ces effets que luttent ces enfants, car ils ne peuvent pas psychiquement se laisser aller à vivre des sentiments aussi intenses, à se faire confiance et à avoir confiance en l’objet. L’amour de transfert est violent, à la hauteur de la puissance des premiers investissements. Or ces premiers investissements d’objets ont souvent été source de déception chez ces enfants, et ce précocement, du fait de l’indisponibilité de l’objet ce qui a contribué à son désinvestissement, si l’on suit les travaux de Winnicott puis de Green sur « la mère morte ». Ceci rend précaire l’investissement d’un objet de transfert, susceptible de recevoir et de transformer les mouvements destructeurs par la liaison sur l’objet de transfert des deux

⁶ DELION P. (2005) Soigner la personne psychotique. Concepts, pratiques et perspectives de la psychothérapie institutionnelle, Paris : Dunod.

⁷ évoquant les mêmes oscillations qu’entre des vécus ponctuels de mantèlement suivis de moments de démantèlement.

⁸ Kahn L. (2008) « Les petites choses. Enfants du Coteau, temps de guerre », in *penser/rêver*, n°14, L’inadaptation des enfants et de quelques autres, Édition de l’Olivier, p. 14.

courants pulsionnels libidinaux et agressifs.

Le cadre thérapeutique global peut alors exercer une fonction médiatrice et protectrice, tout en favorisant la diffraction du transfert sur les différents intervenants. Cette diffraction atténue l'intensité des mouvements transférentiels, tout en complexifiant la situation. Elle permet l'expression des clivages sous jacent au fonctionnement, clivages nécessaires puisqu'ils ont été l'une des solutions psychiques trouvées par l'enfant. Tour à tour, celui-ci investira comme un bon objet l'un des intervenants, l'autre comme mauvais, le troisième lui sera totalement indifférent, etc.... permettant ainsi de voir se refléter dans ces autres, plusieurs facettes de sa personnalité. Cette diffraction du transfert contient cependant le risque d'accentuation des clivages, l'enfant se sentant écartelé, morcelé, dilué dans ces multiples lieux d'investissement transférentiels. Elle peut aussi être source de conflits, en particulier de rivalités entre les soignants, ce qui vient parfois réactualiser pour l'enfant un vécu lié à des situations antérieures. "Même ici, j'ai la capacité de susciter conflit, rivalité, clivage, tant ma destructivité est grande." Telle me semble être une formulation possible de certains vécus d'enfants face aux incidences supposées de leur présence, de leur fonctionnement, de leur pensées et de leurs actes.

D'où la nécessité, pour réduire clivages et conflit, pour redonner une unité fonctionnelle à l'enfant, d'un travail de reprise régulier par les professionnels durant les réunions certes mais aussi au sein de la vie institutionnelle au sens large, autour d'un café, dans ces espaces « interstitiels » potentiellement thérapeutiques. Ces échanges informels sont nécessaires au travail de lien entre les soignants, mais aussi aux enfants qui ont besoin que les adultes qui les ont en charge, qui prennent soin d'eux, échangent entre eux, à propos d'eux et du reste. « On parle d'un enfant » disait J.L. Donnet. La dimension thérapeutique ne doit pas être réduite au temps concret passé auprès d'un enfant. Que fait l'objet quand il s'absente, vers quel autre objet se tourne-t-il quand il n'est pas là ? L'enfant doit pouvoir sentir et penser qu'il reste présent dans la pensée de l'objet qui s'absente. C'est bien la présence soignante de plusieurs intervenants, qui ont des liens entre eux, qui rend possible la diffraction du transfert tout en contenant les risques de clivage, et qui favorise l'intériorisation du tiers par l'enfant.

Ainsi, les conditions d'instauration d'un transfert avec ces enfants dépendent pour partie du cadre global de la prise en charge, mais une partie relève de l'analyste et de ses capacités à supporter des mouvements transférentiels massifs, chaotiques, où le pôle de la destructivité

semble prévaloir sur celui de la libido, tout du moins sur un plan manifeste. Au delà, il lui faut aussi tenter de transformer cette destructivité en des formes plus symbolisées, et passer d'une relation à l'objet à une relation aux objets, via l'intériorisation du tiers.

Maurice est un jeune garçon africain, placé en famille d'accueil et que j'ai suivi en psychanalyse cinq ans. Il est arrivé en France illégalement lors d'un séjour de son grand père paternel qui l'élevait et qui est brutalement décédé pendant ce voyage. Maurice est alors recueilli par sa tante. L'assistante sociale, qui recevait cette femme pour un de ses enfants suivis dans notre institution, a vu tout d'un coup bouger quelque chose sous son bureau. Caché « sous ses jupes », Maurice, âgé de deux ans, montrait le bout de son nez. C'est l'enfant de son frère décédé quelque temps après sa naissance. La mère de Maurice appartenant à une ethnie différente n'était pas jugée digne de s'occuper du bébé, et la famille paternelle d'origine « princière » avait décidé qu'il devait être séparé d'elle. Maurice est le seul descendant à porter le nom de cette dynastie, un petit prince et à ce titre il serait « intouchable » aux dires de sa tante. Cette dernière pourtant ne semble voir chez son neveu que des ressemblances avec sa mère, « une moins que rien ». Elle tente par un système éducatif très rigide de le « dresser » car il était selon elle en Afrique « comme un petit singe vivant en totale liberté ». Petit Prince « intouchable », tombé du ciel et atterrissant en France brutalement, Maurice présente d'importantes difficultés à la maison, agitation, crises et un signalement est finalement fait par l'école maternelle et par les services sociaux. La séparation d'avec sa mère, puis d'avec ses grands parents qui l'élevaient, le décès soudain du grand père, le changement brutal de vie et d'environnement, ainsi que l'incohérence du système éducatif de la tante sous-tendent pour partie les troubles du comportement. La situation s'est brutalement aggravée quand, à la suite de disputes importantes dans le couple formé par la tante et son mari, celui-ci a définitivement quitté la maison, chassé par sa femme. Maurice est alors placé en famille d'accueil au Placement Familial Spécialisé, il a 6 ans. « Déposé comme un paquet », il ne manifestera aucune angoisse de séparation, aucune tristesse. Le placement familial semble se passer plutôt bien, Maurice est accueilli par un couple âgé, dont les enfants ne vivent plus au domicile, et il est véritablement choyé par sa tata d'accueil. Il est calme et docile à la maison, tout en étant vif et autonome dans la vie quotidienne. La scolarité elle aussi se déroule sans trop de difficultés apparentes, mais les relations avec ses pairs se passent mal et l'équipe du placement s'inquiète pour cet enfant qui s'exprime essentiellement par l'agir et fort peu par les mots. Une indication de psychanalyse est ainsi posée et je recevrais Maurice deux fois par semaine.

Difficultés de symbolisation et recours aux actes

Impatient de venir à sa première séance, Maurice entre directement dans mon bureau pile à l'heure. Il ne dit rien, intimidé mais avec un sourire de satisfaction. Il ne veut pas dessiner, ni jouer, mais regarde tout ce qu'il y a dans mon bureau. Rien ne semble vraiment l'intéresser durablement et il reste silencieux. Je me mets alors à dessiner et là, il s'approche. Je dessine notre situation, il sourit, mais quand je lui propose de continuer avec moi le dessin, il ne veut pas. J'essaie un squiggle, il accepte et fait un rectangle en bas de la page. Il dit tout bas : « maison ». En moi émerge l'image d'un film où un extra terrestre pointe le doigt vers le ciel, et je pense « E.T. phone Home, E.T. téléphone maison ». Je lui demande où est sa maison et il me répond qu'il a une maison comme ça, celle de tonton. De quel tonton parle-t-il ? Je relève « Tonton ? » Il ne précisera pas mais je crois comprendre qu'il parle de sa famille d'accueil, qu'il appelle Tata et Tonton. Il introduit donc d'emblé un tiers entre nous, au sein de cette relation duelle peut être trop chargée d'un risque de dépendance extrême, dans une dimension plus dépressive, ou trop chaude, dans une dimension œdipienne intégrant le risque incestueux. Tonton c'est aussi celui qui a été chassé de la maison par sa femme, la tante biologique de Maurice, figure imagoïque incarnant une toute puissance dangereuse. Vais-je le chasser lui aussi s'il s'aventure à exprimer ses désirs ? Il va poursuivre son dessin de façon très rigide, très contrôlée, sans plus d'associations. C'est lui qui met un terme à notre rencontre, qui se met à la porte et m'abandonne, partant tout seul vers le placement familial, il « connaît le chemin » me dit-il. Ce besoin intense de maîtrise de la réalité externe est directement en lien avec le peu de maîtrise du monde interne du fait de la puissance des mouvements transférentiels mal contenus psychiquement via les représentants pulsionnels, affect et représentation.

L'une des particularités majeures de beaucoup d'enfants présentant des troubles du comportement et qui a des incidences directes sur les modalités thérapeutiques, est la très grande difficulté, pour ne pas dire leur incapacité à jouer, à faire semblant⁹. Les jeux sont souvent chaotiques, interrompus de façon incessante dès qu'ils ne sont plus conformes à leurs désirs, identiques à la représentation partielle qu'ils s'en font. Ils jouent parfois comme si leur vie en dépendait. Pas de faire semblant, de comme si, pas de fonctionnement dans un espace transitionnel. « C'est pas d'jeu ! »

⁹ Kurts N., (1993), « L'enfant qui ne savait pas jouer », in *La Psychiatrie de l'enfant*, n°XXXVI-2.

Le travail psychanalytique devrait permettre de « retrouver les traces du jeu qui n'a pas pu historiquement avoir lieu (...) pour créer les conditions qui permettent que le jeu potentiel puisse être régénéré et qu'il puisse redéployer ses virtualités symbolisantes »¹⁰ écrit Roussillon. Faut-il alors leur apprendre à jouer, au sens du « game », ou plutôt favoriser le « playing »? La question n'est pas simple, car si dans un premier mouvement nous pouvons penser en suivant Winnicott¹¹ que le playing serait l'expression la plus proche d'une forme d'associativité telle que la psychanalyse le conçoit, il semble bien qu'avec ces enfants en mal de transitionnalité, cette modalité de jeu ne leur soit pas immédiatement accessible. J'ai souvent eu l'impression que mon travail de psychanalyste avec ces enfants n'était qu'une longue négociation, toujours remise sur le tapis de jeu à chaque séance. Peu de playing donc, car jouer sans règles, c'est prendre le risque de tomber dans l'arbitraire, la folie de la toute-puissance de la pensée et le risque encouru de la perte totale des limites. Quelques games parfois ont le mérite d'apaiser un temps la situation, permettant le contrôle omnipotent de l'objet placé sous emprise, et d'avoir l'illusion de réduire la part laissée au hasard. Un temps seulement, car comment accepter pour l'enfant la contrainte des règles codifiées et les effets d'imprévu, et pour le psychanalyste, ces jeux sans fin où toujours il perd, quels que soient les dés.

La psychanalyse va se poursuivre essentiellement à partir de jeux informels, découpages, agrafeuse, bouts de papiers et pliages sans beaucoup de contenus figuratifs ni d'associations. J'entends très peu le son de sa voix, tout passe par le corps, les gestes et son visage. Mais Maurice est là, à chaque séance, pressé de venir, il fonce comme une trombe pour être le premier dans le bureau, ou bien se cache de moi pour que je le cherche avant d'entrer. Un jeu de cache-cache comme un tout petit, qui devient comme un rituel au début de la séance, façon peut être d'élaborer quelque peu la problématique de l'absence. Mais à l'intérieur du bureau, de la séance, ses ébauches de jeux sont fort peu symbolisées, il touche à tout mais n'investit rien. Il n'y a pas beaucoup de déplacement, ni de continuité associative ni au sein de la séance ni d'une séance à l'autre. C'est en bordure que Maurice semble fonctionner, sans jamais vraiment s'installer. Le peut-il vraiment, lui dont la fiabilité de l'environnement premier a été

¹⁰ Roussillon R. (2008) *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris : PUF, p. X.

¹¹ Winnicott D.W. (1971), *Playing and reality*, tr. fr. Jeux et réalité, in Éd. Gallimard, 1975.

si durement mit à l'épreuve ? Peut-il avoir confiance en l'objet et prendre le risque de la régression et de la passivité ?

Jouer, c'est accepter de régresser à des positions infantiles, pourtant pas si lointaines. Mais cette régression est insupportable, puisqu'elle renvoie probablement à des vécus d'impuissance, à des failles narcissiques douloureuses, à un risque d'intrusion et de passivité insupportables, chez Maurice comme chez ces enfants aux troubles du comportement qui ont souvent constitué des carapaces de guerriers insensibles, tout-puissants, pour affronter leurs réalités. Maurice de plus est « intouchable » et ne se laisse pas toucher par mes interventions. Il semble ne rien entendre de mes tentatives d'associations quand j'essaye de relier certains jeux, dessins ou découpage entre eux, afin de constituer des ébauches de scénario potentiels, de susciter des représentations. Sur le plan technique, j'ai fait le choix de n'intervenir en séance qu'à partir du matériel qu'il apporte et jamais à partir d'éléments de la réalité externe qui n'auraient pas été introduit par lui. Ainsi, quand parfois il me parle un peu et sur un mode factuel de ce qui se passe pour lui en dehors des séances, je tente parfois de faire des liens avec ce qui se passe entre lui et moi en séance. Mais alors l'agitation et les comportements réapparaissent, comme si tout lien psychique était insupportable.

Petit à petit, Maurice va introduire des jeux de société, les Dames auxquels il joue avec son tonton d'accueil, et il n'aura de cesse de vouloir gagner à tout prix. Son comportement va devenir parfois tyrannique, essentiellement avant les séparations lors des vacances. Il est alors exigeant, possessif, mais tout en me ménageant, tant la crainte d'un abandon du fait de ses propres mouvements destructeurs est forte. En fonction des aléas de la vie, et de l'impact de la réalité, départ de la famille d'accueil en vacances sans lui, conflits dans sa famille paternelle et menace proférées d'un retour en Afrique s'il ne se calme pas, les répercussions seront immédiates dans le cadre de la psychanalyse. Elles se traduisent par de l'opposition passive et active, par des bouderies intenses, l'accentuation de l'emprise sur l'objet thérapeute, mais jamais par la rupture. Le lien à l'objet dans la réalité concrète doit être maintenu, il en va probablement de sa survie.

Une fois ces zones de turbulence passées, il retrouve son mode de fonctionnement habituel, où il s'efforce de maîtriser la relation et la séparation. Il est très pris par les jeux de petits chevaux, d'un ennui mortel pour moi, mortel car mes chevaux sont systématiquement renversés, massacrés, les dés me sont toujours défavorables. Rien n'y fait, je suis kaput ! Maurice triche avec un sourire désarmant ! Il est toujours au bord du passage à l'acte, peu

accessible à la régression et à l'élaboration. Pour survivre psychiquement, je pense à ce que nous a transmis René Diatkine au centre Alfred Binet quand il vantait les mérites des parties de petits chevaux, ce qui apaise parfois mon surmoi de psychanalyste débutante à l'époque.

Mais progressivement il se montrera plus détendu, en particulier quand il aura pu me réclamer un jour une séance supplémentaire durant des vacances à un moment où sa situation dans sa famille et en famille d'accueil était fragile. Séance que j'ai fait le choix de lui proposer et dont il a semble-t-il su profiter, plus dans le fait de l'avoir obtenue que dans le contenu. Maurice semble en effet réclamer son dû, comme un bébé avide. Cela passe par tous les éléments du cadre, le temps et le matériel (papiers, objets) que je peux lui accorder à lui tout seul, exclusivement. Il est toujours plus préoccupé par ce qu'il peut obtenir de moi que par le plaisir qu'il peut prendre en séance.

Selon les propositions de Paul Denis¹², faute d'obtenir l'objet de satisfaction pulsionnelle, c'est l'emprise sur l'objet qui apporte une part de satisfaction. La maîtrise relève plus des bénéfices secondaires que d'une véritable satisfaction libidinale et ce d'autant plus que l'objet n'est pas reconnu dans son altérité, mais plus comme un objet partiel. L'emprise s'exerce sur l'objet externe, tant les objets internes sont précaires. Cette précarité des objets internes peut être reliée aux premiers temps de la vie psychique et aux modalités mises en place compte tenu de la relation aux premiers objets d'investissement. Deux approches théoriques complémentaires m'ont aidé face aux difficultés dans le registre de la symbolisation présentes en séance et qui sous tendent pour partie les modalités de fonctionnement de ces enfants.

Pour André Green la précarité des objets internes dans les formes cliniques empreintes de négativité serait liée au travail psychique de désobjectalisation, « un meurtre psychique de l'objet accompli sans haine », face à une « mère morte » c'est à dire absente psychiquement, morte aux yeux de l'enfant selon Winnicott. L'objet est alors désinvestit psychiquement et les traces sont, non pas refoulées, mais déniée, voire effacées de la psyché ou externalisées. Certes des formes de symbolisations existent chez Maurice, il a accès au langage, il est capable d'apprentissages, sa scolarisation se passe plutôt bien. Je comprends cela comme le signe qu'il y a bien eu des investissements d'objets primaires, objets maternelle et probablement grand maternelle chez Maurice durant ses premières années de vie et intériorisation partielle. Mais ces investissements ont été interrompus brutalement conduisant

¹² P. Denis (2013), *De l'exaltation*, In coll. Fil rouge, Paris, PUF.

peut être au désinvestissement psychique partiel pour survivre à la non-réponse de l'objet. Une partie de notre travail thérapeutique peut alors s'entendre sous l'angle d'une ré-objectalisation, permettant l'intériorisation d'objet rendant à nouveau possible la constitution de représentations.

Pour ce faire, l'enfant doit s'assurer qu'il est en relation avec un objet d'investissement fiable et vivant psychiquement. Il doit tester sa permanence vivante malgré les attaques destructrices liées à l'expression pulsionnelle. Je fais le lien ici avec les propositions de M. Klein autour de la formation du symbole qui nécessite l'expression du sadisme de l'enfant mais aussi sa tolérance face aux risques encourus en retour. « Le sadisme devient une source de danger parce qu'il permet une libération de l'angoisse, mais aussi parce que le sujet se sent attaqué lui-même par les armes dont il s'est servi pour détruire l'objet. Celui-ci devient une source de danger parce que le sujet craint de sa part des attaques semblables en représailles, selon le talion. »¹³

Maurice peut-il exprimer son sadisme, peut-il s'autoriser à attaquer et à détruire symboliquement ces objets d'investissement, lui dont le parcours de vie est parsemé de « pertes d'objet » dans la réalité et de deuils non élaborés. Comment ne pas penser que tous ces événements ont eu des incidences sur le fonctionnement psychique, notamment sur le travail de symbolisation, de constitution des représentations de choses puis de mots ? Pas d'inhibition majeure dans la formation des symboles, tel que M. Klein le propose chez Dick, mais peut être chez Maurice une relative indifférenciation entre acte et pensée du fait d'un trop faible écart entre représentations de choses et représentations de mots, mots et choses semblent équivalents, tout comme la pensée et les actes. Cette indifférenciation entre actes et pensées est tout particulièrement actualisée dans le transfert. Pour Freud, « l'*agieren* de transfert, acte ou parole « adressée à l'analyste, (est) animée par la volonté inconsciente de réaliser le désir refoulé et d'obtenir sa satisfaction¹⁴. » L'*agieren* de transfert doit ainsi être reçu par l'analyste, objet de transfert, puis toléré et élaboré psychiquement.

Chez Maurice, plusieurs temps successifs ont été nécessaires. Il lui a fallu d'abord tester la fiabilité du cadre que je lui proposais, en maîtrisant la situation, arrivant et quittant mon bureau à sa guise et tout seul, déniait ainsi une forme de dépendance à un unique objet (J.

¹³ M. Klein, 1930, *L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi*.

¹⁴ Freud S., 1926, cité par Neau F., 2010.

André) menaçant son narcissisme. Puis c'est l'objet analyste qu'il a testé, objet partiel ici. Est-ce que je pouvais supporter son avidité, sa destructivité et son sadisme qui m'était progressivement adressé, d'abord à travers les découpages multiples de mes feuilles de papier, de ma pâte à modeler, puis à travers l'acharnement à renverser mes petits chevaux, mes Dames, à me mettre kaput ? Il m'a fallu tout un temps supporter d'être maîtrisée, utilisée comme un objet malléable (M. Milner), malmenée, niée souvent dans ma présence même en tant que sujet de désirs différents, tout en tentant de trouver des voies de déplacement et de sublimation. Parfois aussi accepter de ne pas comprendre, renoncer à trouver du sens à ce qui se produit en séance, permet de retrouver un degré de liberté suffisant pour qu'un dégagement s'opère et qu'une autre modalité de réponse advienne. La réponse de l'objet est fondamentale, même imparfaite, elle tente d'être "suffisamment bonne", selon les propositions de Roussillon. Pour ce faire, il m'a fallu élaborer les vécus d'impuissance, d'inutilité de ma fonction d'analyste, la haine ressentie dans le contre-transfert, pour paraphraser D.W. Winnicott.

La place du tiers et du jardinier

Durant tout ce temps qui a duré plusieurs années, l'investissement transférentiel était majeur, de part et d'autre, tempéré du côté de Maurice par la possibilité de transferts latéraux multiples, (Tata d'accueil, éducatrice référente de la situation, instituteurs, médecin psychiatre et autres intervenants du cadre thérapeutique global qui filtrait les incidences des événements de la réalité sur notre relation). Du côté de l'analyste, l'intensité du contretransfert rend indispensable le recours au tiers, le tiers institutionnel, le travail d'équipe mais aussi le tiers externe de la supervision. La tiercéité est une « triangulation généralisée à tiers substituable » écrit A. Green¹⁵.

Maurice me réclame avec insistance un jour, lui qui ne parlait quasiment jamais, de lui donner les jeunes pousses de la plante de mon bureau. Maurice est toujours dans la revendication avec moi, exigeant, avide, insatisfait, il veut tout s'approprier dans mon bureau et ne rien laisser intact, ni pour lui, ni pour les autres. Pourtant dans cette phase de sa psychanalyse et de sa vie, il doit changer de famille d'accueil et quitter celle qui l'a élevé pendant six ans, je sens que sa demande est différente. Mais je ne peux céder ainsi d'emblée, surtout lorsqu'il cherche à arracher les pousses et toute la plante sans mon autorisation. Je ne trouve pas de réponse appropriée et je me demande ce que ma superviseuse aurait fait dans une telle situation. Mon

¹⁵A. Green, 1989b, p.2002, cité par G. Diatkine, in Monographie La destructivité chez l'enfant.

contrôle doit avoir lieu prochainement et je réponds alors à Maurice : « il faut que je demande l'autorisation au jardinier, c'est lui qui m'a confié ces plantes. » Voilà mon tiers qui me permet de susciter une jolie scène primitive qui vient psychiquement interrompre en moi le sentiment d'être piégée dans une relation duelle exclusive. Maurice se calme alors et nous convenons que je lui donnerai la réponse à la prochaine séance. Un jardinier associé à une superviseuse, deux figures surmoïques interdictrices mais aussi bienveillantes, qui m'ont permis de différer la réponse qui fut positive, et d'en récolter les fruits.

Dès le début de la séance suivante, Maurice a immédiatement demandé ce qu'avait répondu le jardinier et il a alors délicatement coupé les jeunes pousses sans abimer la plante, me disant qu'il allait les planter dans sa maison. Par la suite, il m'a de temps en temps donné des nouvelles de ses plantations tout en surveillant du coin de l'œil l'état des miennes. Mon rôle de thérapeute était peut-être de lui permettre d'expérimenter sa capacité à faire pousser par lui-même ses jeunes pousses, à s'en soucier comme peut-être il avait senti que je me souciais de lui. Il les avait planté dans un pot qu'il avait décoré à l'école pour la fête des mères (sic), lui qui n'avait jamais connu la sienne sauf en photo et qui avait perdu son père juste après sa naissance. Ce moment de notre cheminement en psychanalyse me laisse penser que nous avons symbolisé ensemble, tout du moins construit ensemble une représentation de scène primitive, ce qui j'espère lui aura permis d'étoffer ses capacités de symbolisation si fragiles, via le recours à un tiers. Si, en tant que psychanalyste, l'un de nos objectifs est de favoriser la constitution d'un jardin intérieur, il faut aussi parfois y adjoindre un jardinier pour en autoriser la floraison et espérer qu'une intériorisation s'opère afin que le sujet puisse par la suite continuer seul à l'entretenir.

Par la suite, j'ai dû interrompre la psychanalyse de Maurice, devant quitter cette institution, mise à mal à l'époque par nos tutelles administratives qui souhaitaient réduire les coûts en privilégiant les suivis ambulatoires au détriment de prises en charge globales de type internat thérapeutique par exemple¹⁶. Le psychiatre psychanalyste référent de la situation de Maurice avait lui été licencié du jour au lendemain, une rupture de plus. Pour ma part, j'ai pu préparer cette séparation. J'ai pu m'appuyer sur les collègues éducateurs, assistante sociale et autres qui restaient dans l'institution, mais aussi et surtout, j'ai pu rencontrer avant mon départ la nouvelle famille d'accueil de Maurice, celle chez qui il faisait désormais pousser ses jeunes pousses. J'espérais que malgré les turbulences institutionnelles il parviendrait à traverser sans

¹⁶ Cf. Cohen de Lara A. (2001), " Ces enfants dits inadaptés ", in *Éducation et maltraitance*, (Arfouilloux J. C., Diatkine G., Fréjaville A. dir.), PUF, Monographies de la Psychiatrie de l'enfant, 137-148.

trop d'encombre son adolescence qui pointait. Mais j'étais inquiète car la situation politique en France n'était déjà pas favorable à ces petits princes tombés chez nous plus ou moins par hasard. Maurice n'avait pas la nationalité française, qu'allait-il advenir de lui à sa majorité ? L'actualité nous rappelle hélas que de très nombreux enfants sont soumis à des aléas de la vie parfois plus dramatiques encore que ce qu'a pu vivre Maurice. Ces histoires potentiellement traumatiques sont susceptibles de favoriser des modalités de fonctionnements où le recours aux actes et aux comportements prime sur la pensée. Comme Winnicott le préconisait, c'est à la société de prendre en charge ces enfants et de leur offrir un environnement qui puisse traiter ce qui ne peut être qu'externalisé, en attente d'être psychisé. Le Coteau était précisément destiné initialement à recevoir et orienter les « enfants des rues » juste après la première guerre mondiale, puis ce centre d'orientation s'est progressivement transformé en centre thérapeutique sous tendu par la théorie psychanalytique. Mais notre société a préféré faire des économies et privilégier des modalités de suivi plus légères, où la dimension thérapeutique est réduite à une juxtaposition d'interventions multiples sans cohérence globale souvent. La psychanalyse seule ne peut rien, tout du moins ne peut-elle qu'insuffisamment. Durant la cure de Maurice, les troubles du comportement s'étaient apaisés à l'extérieur des séances ; il a pu poursuivre une scolarité normale ; ses placements en famille d'accueil se sont déroulés sans trop de heurts, grâce au travail de tous. Mais peut être aussi parce qu'il y avait un lieu où les mouvements pulsionnels pouvaient être accueillis voire élaborés partiellement pour, qui sait, trouver des voies d'expression psychiques plutôt que comportementales.

« Tu as déjà vu un psy pour parler de tes difficultés ? » a demandé le juge des enfants à Maurice, au décours de son adolescence turbulente. Il a alors 15 ans et son analyse avec moi était achevée depuis quelques années, mais je gardais des contacts avec l'équipe. « J'en avais une, et on jouait ensemble » lui a-t-il répondu avec un large sourire. « C'est du jeu ! »

Bibliographie

- Cohen de Lara A. (2001), " Ces enfants dits inadaptés ", in *Éducation et maltraitance*, dir. Arfouilloux J. C., Diatkine G., Fréjaville A., PUF, Monographies de la Psychiatrie de l'enfant, 137-148.
- Delion P. (2005), *Soigner la personne psychotique. Concepts, pratiques et perspectives de la psychothérapie institutionnelle*, Paris, Dunod.
- Denis P. (2013), *De l'exaltation*, In coll. Fil rouge, Paris, PUF.
- Diatkine G. (1995) "Les psychopathes et leur surmoi", in *Les développements post-freudiens* dir. Amar N., Legoues G. & Pragier G., t. II, Monographie de la Revue Française de Psychanalyse, Paris : PUF, pp. 135-146.
- Diatkine G. (2014), « Le poids de la sanction », in *La destructivité chez l'enfant*, dir. A. Cohen de Lara, L. Danon-Boileau, Monographie et débats de psychanalyse, Paris, PUF.
- Ferenczi S. (1929), « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », *L'enfant dans l'adulte*, Payot & Rivages, 2006, p. 113-123.
- Freud S (1926). La question de l'analyse profane. In : Freud S. *Œuvres Complètes, Psychanalyse*, XVIII, 1926-1930. Paris : PUF, 2002
- Green (1989b), De la tiercéité, in *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob ; (2002). p.2002.
- Green A. (2005) "Le syndrome de désertification psychique", in *Le travail du psychanalyste en psychothérapie*, Dunod, Paris, pp. 23.
- Kahn L. (2008) "Les petites choses. Enfants du Coteau, temps de guerre", in *penser/rêver*, n°14, L'inadaptation des enfants et de quelques autres, Édition de l'Olivier, p. 14.
- Klein M., 1930, *L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi*.
- Kurtz, N. (1993)"L'enfant qui ne savait pas jouer", in *Psychiatrie de l'enfant*, n°XXXVI-2.
- Ody M. (2013), *Le psychanalyste et l'enfant. De la consultation à la cure psychanalytique*, In Press Editions.
- Roussillon R. (2008) *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris : PUF, p. X.
- Roussillon R. (1997), "La fonction symbolisante de l'objet", in *RFP*, LXI, 2, 399-415.
- Winnicott D.W. (1955) "La tendance antisociale", in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris 1969.
- Winnicott D.W. (1971), *Playing and reality*, tr. fr. Jeux et réalité, in Éditions Gallimard, 1975.